

frappé par l'efficacité de l'approvisionnement à une date aussi haute pour le Nord dont l'organisation civile, provinces et cités, est seulement en cours lors du deuxième voyage d'Agrippa et du séjour d'Auguste, puis de Drusus. Cela montre que les techniques de transport maritime, fluvial et routier, sont parfaitement maîtrisées en Gaule intérieure septentrionale bien avant la création officielle des Trois Gaules en 12 av. n.è. Cela montre aussi que le rayonnement de la culture romaine, qui domine les pratiques alimentaires de l'armée, vers les sites civils est presque immédiat non seulement dans les *canabae*, mais dans l'hinterland rhénan. Je note aussi un très bon chapitre sur l'épigraphie amphorique, riche de plus de 200 estampilles, dont un certain nombre d'inédites. Toutes sont reproduites et commentées et un commentaire approprié accompagne les sigles et signatures *ante* et *post cocturam*, les graffiti et les *tituli picti*. Au niveau de l'interprétation historique, les auteurs commettent une erreur quand ils s'étonnent de l'efficacité des réseaux d'approvisionnement dans le Nord un siècle avant la création « flavienne » de la province de Germanie inférieure. En réalité la *Germania* en tant que province est créée en 8 ou 7 av. notre ère par Auguste qui développe une activité économique intense autour et au départ de Cologne. Le réseau civil provincial est parfaitement organisé dès avant le changement d'ère et relaie immédiatement la structure annonaire. Très bien documenté, remarquablement illustré, avec des démarches croisées entre les différents spécialistes, voilà un ouvrage à mettre en bonne place dans les bibliothèques de travail relatives à la Gaule romaine et à la céramologie amphorique.

Georges RAEPSAET

Astrid VAN OYEN, *How Things make History. The Roman Empire and its Terra Sigillata Pottery*. Amsterdam, University Press, 2016. 1 vol. 21,5 x 30 cm, x-173 p., nombr. ill. (AMSTERDAM ARCHAEOLOGICAL STUDIES, 23). Prix : 79 €. ISBN 978-94-6298-054-9.

On étudie beaucoup et on publie beaucoup sur la terre sigillée, qui fait partie de la routine quotidienne de l'archéologue gallo-romain. Mais mal, selon Astrid Van Oyen qui entend dans cette thèse très engagée démontrer qu'on peut faire mieux et autrement. La mode est aux modèles empruntés aux sciences sociales pour faire de l'histoire. En voici un, construit à l'usage de la sigillée, issu d'un PhD à Cambridge soutenu en 2013, et adossé à l'ANT (Actor-Network Theory) qui s'inscrit dans la mouvance des STS (Science and Technology Studies). L'objectif est de « place things (e.g. la terre sigillée) not only *in* history ; it has also showed them *as* history ». La culture matérielle revisitée devient ici acteur et créateur d'histoire. La sigillée de Gaule centrale sert de mise à l'épreuve de la théorie. C'est un bon choix, c'est le climax de la production-distribution de la sigillée gallo-romaine qui envahit au II^e siècle tout l'Empire, y compris la Bretagne insulaire où les produits de Lezoux connaissent un succès considérable. Elle est facile à identifier, rencontre tous les besoins et fonctions de la consommation, jalonnent toutes les routes et circuits commerciaux. Notons cependant que si les assemblages britanniques permettent à l'auteur un travail de première main sur le matériel, il ne s'agit pas de la sigillée la mieux documentée au niveau des ateliers et fours, ni au niveau de l'*instrumentum* épigraphique, mieux représenté à La Graufesenque. Il s'agit ici de montrer, au départ

du matériel lédozien, que l'« historical trajectory » n'est pas neutre, que par ses variabilités de significations et d'identités, la sigillée « impacte » l'histoire et génère un modèle complexe de causalité. En d'autres termes, ce n'est pas après-coup par une méthode rétrospective que la signification doit être dégagée, mais que l'« historical logic is in the trajectory ». Ce qui importe, et l'archéologie peut y répondre, c'est plus le « how » de la production par la chaîne opératoire que le « who », dans une volonté de transcender et de dépasser les méthodes classiques pour comprendre les mécanismes profonds des structures de production. Le « comment » devient ainsi un pré-requis dans le concept du « trajectory » qui impacte l'histoire : « Terra sigillata was always becoming, being made and actively stabilized, both practically and conceptually ». Face aux travaux récents d'histoire économique qui resteraient à la surface des choses et aux rapports de fouilles qui se confinaient dans l'analyse technique, l'auteur oppose une nouvelle voie, un « non-retrospective model of material culture ». La sigillée se crée ainsi sa propre structure et logique archéologique qui conduit à des processus culturels et économiques spécifiques. Malgré sa tendance à conceptualiser tout au niveau le plus théorique, l'auteur connaît bien le métier d'archéologue et de céramologue et les chapitres où elle exploite le matériel des assemblages de sigillées et de *rhenish wares* en Grande-Bretagne démontre sa maîtrise du sujet. Reprenant le thème *ab ovo*, Astrid van Oyen conclut que la sigillée, en l'occurrence, ne relève pas d'un prêt-à-porter uniforme et universel, mais est porteuse de multiples variables qui à tous les stades de sa trajectoire racontent une histoire. Je reste finalement perplexe. Le discours anthropo-sociologique, l'archéologie des processus et ses avatars post-et néoprocessuels, l'utilisation des modèles empruntés aux sciences sociales ne datent pas d'aujourd'hui. Par moment, j'ai eu l'impression de relire les bonnes pages de Binford et de la *New Archaeology* des années soixante. Mais surtout je ne crois pas qu'il y ait un avant et un depuis. L'auteur a tendance à susciter des oppositions méthodologiques et épistémologiques qui ne reflètent pas la réalité actuelle du travail des archéologues et des historiens économistes. Je ne crois pas à la « black and white dichotomy ». Et la conscience que l'artefact est porteur et acteur de sa propre histoire n'est pas à proprement parler une originalité. C'est simplement la bonne manière de faire de la bonne histoire.

Georges RAEPSAET

Laudine ROBIN, *Le verre à Lyon. Production et consommation durant le Haut-Empire* (Lugdunum). Autun, Mergoïl, 2016. 1 vol. broché, 554 p., 220 fig., 173 pl. (MONOGRAPHIE INSTRUMENTUM, 53). Prix : 59 €. ISBN 978-2-35518-057-6.

Couronnement d'une thèse de doctorat soutenue à l'Université Lumière Lyon 2, cet ouvrage se présente comme une synthèse des connaissances actuelles en matière de verre antique à Lyon, de la fin du I^{er} siècle av. J.-C. à la fin du III^e siècle. Le sujet est intéressant à plus d'un titre. Historiquement et géographiquement tout d'abord. Colonie fondée en 43 av. J.-C., capitale de la Gaule lyonnaise et capitale des Trois Gaules sous Auguste, située au confluent de la Saône et du Rhône, nœud routier, *Lugdunum* occupe une position stratégique tant du point de vue politique que commercial au sens large. Du point de vue archéologique aussi. La masse d'informations